

*Colloque de l'Association Française de Science Politique*

*Avec le concours du Centre de recherches politiques, administratives et sociales (CNRS, Lille 2) et l'Ecole doctorale de l'Institut d'études politiques de Paris*

*« Les tendances récentes de l'étude des partis politiques dans la science politique française : organisations, réseaux, acteurs »*

*Paris, Institut d'études politiques, 31 janvier et 1er février 2002*

*L'identité partisane au prisme de la désidentification  
Une approche microscopique du désengagement au PCF*

Catherine LECLERCQ

La culture communiste : voilà bien, semble-t-il, un objet épuisé. Que n'a-t-on écrit, en effet, sur la faculté du Parti communiste français à se constituer en une « micro-société close »<sup>1</sup> prompt à définir ses codes spécifiques, ses pratiques conformes, ses façons d'être et de faire ? Que n'a-t-on dévoilé de cette « communauté de croyances »<sup>2</sup> productrice inlassable de significations communes, de futurs désirables, de singulières liturgies ? Qu'ajouter aux explorations d'une « institution totale ouverte »<sup>3</sup> façonnant les individualités, orchestrant les remises de soi de certifications en rites de passage, subsumant les identités particulières dans un « esprit de parti » idéalement unifié et officiellement primordial ?

Les travaux consacrés à la culture communiste<sup>4</sup> s'attachent classiquement à repérer un ensemble de règles, de routines, de relations, de représentations et de systèmes symboliques qui manifestent et conditionnent le rapport au PCF, instituant le parti en un corps intégrateur et pourvoyeur d'identité. Ce faisant, ils tendent à insister sur ce qui soude la communauté partisane, sur ce qui assure sa cohésion et garantit sa pérennité – y compris par le biais d'une diversité d'appropriations périphériques non homologuées<sup>5</sup>. Dans la plupart des cas, il s'agit

---

<sup>1</sup> Annie Kriegel, *Les communistes français 1920-1970*, Paris, Seuil, 1985, p 10.

<sup>2</sup> Pierre Ansart, *La gestion des passions politiques*, Paris, L'Age d'Homme, 1983, p 112.

<sup>3</sup> Jeannine Verdès-Leroux, *Au service du Parti. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture 1944-1956*, Paris, Fayard-Minuit, 1983, p 109.

<sup>4</sup> Nous utiliserons cette notion dans une acception non essentialiste, c'est-à-dire comme le produit d'un travail d'édification jamais achevé. Retenons la définition suggérée par Marc Lazar, soit « un ensemble d'idées, de valeurs, de symboles et de croyances et une multitude diversifiée de règles et de pratiques qui, combinés, donnent une signification au réel, établissent des règles du jeu, façonnent les comportements politiques et conduisent à l'inculcation de normes sociales ». Marc Lazar, « Forte et fragile, immuable et changeante... La culture politique communiste », in Serge Berstein (dir.), *Les cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 1999, pp 215-242.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet les travaux relevant de l'approche « sociétale » du PCF, parmi lesquels Michel Hastings, *Halluin La Rouge. Aspects d'un communisme identitaire*, Presses universitaires de Lille,

de comprendre les logiques de l'adhésion à un communisme florissant : adhésion reconduite par le jeu des sociabilités quotidiennes autant que par une socialisation de fond, adhésion commuée, au fil des expériences et des activations de la prophétie, en une *adhérence* indéfectible. Il est ainsi généralement question de comprendre comment, en s'agrégeant, des individus, des communautés, des localités, produisent autre chose et davantage qu'une juxtaposition d'attitudes et de visions du monde, et fondent en même temps qu'ils la reçoivent cette *culture de parti* abondamment brandie comme irréductible à toutes les autres.

Toutefois cette perspective, en mettant l'accent sur l'intériorisation de l'identité communiste, sur les mécanismes de production et de reproduction d'une culture partisane, omet de rendre compte des inachèvements, voire des échecs de ce processus. Comme si la faillite de la machinerie identitaire relevait d'une anomalie résiduelle, elle reste peu abordée par les chercheurs. Comme pour prévenir tout penchant tératologique, il est fait peu de cas des moments où se grippe le recrutement de l'organisation, où s'effiloquent les loyautés, se morcellent les repères communs et se recompose le capital collectif. Or identifier les aspects de la culture communiste, c'est aussi questionner l'efficace de sa transmission et, si l'on tient compte de la période récente, interroger son indiscutable délitement. Aussi suggérons-nous de saisir la culture et l'identité communistes sous l'angle de leur rétraction, c'est-à-dire du désengagement militant conçu comme un symptôme de la crise du parti depuis deux décennies. En étant attentif, dans le cadre d'une analyse microscopique<sup>6</sup>, aux logiques de la défection plutôt qu'à celles de l'affiliation, au corps des « ex » plutôt qu'à l'actif militant, on se donne les moyens de mesurer en profondeur les difficultés de l'institution communiste à proposer une offre identitaire adéquate et à « produire de l'appropriation ».

Cette réflexion prend appui sur un corpus d'entretiens biographiques avec des militants sortis du PCF entre la fin des années 1970 et la fin des années 1990. Les histoires de vie mobilisées ici ont été recueillies dans la fédération du Pas-de-Calais, et plus spécifiquement dans ce territoire emblématique du communisme ouvrier qu'est le bassin minier. Laissant de côté le retrait des simples adhérents et des participants occasionnels, nous avons centré notre enquête sur une population dont l'engagement a été intense et continu, autrement dit dont l'identification au parti peut être considérée comme forte. L'étude croisée des « histoires d'ex », en tant qu'elle privilégie une compréhension diachronique de l'engagement, est conçue comme le révélateur des fluctuations du rapport à l'institution partisane, et l'issue commune de ces itinéraires – l'exit – comme l'indice d'une « panne » des procédures subjectives et objectives, individuelles et organisationnelles, qui assurent d'ordinaire la reconduction des allégeances. L'analyse du désengagement individuel est donc une voie d'accès *par le revers* à cet axe central du fonctionnement des institutions qui consiste à *gérer les constructions identitaires* de leurs membres en proposant un univers de significations et de valeurs cohérent, en définissant une mémoire collective, des idoles, des routines, en fabriquant des modèles valorisés que les militants endossent, incarnent, ajustent, dessinant à leur tour les contours d'une culture et « travaillant » l'institution. En définitive, la radiographie des fractures de la culture communiste nous intéresse parce qu'elle pose la

---

1991 ; Jean-Noël Retière, *Identités ouvrières. Histoire sociale d'un fief ouvrier en Bretagne 1909-1990*, Paris, L'Harmattan, 1994.

<sup>6</sup> Frédéric Sawicki, « Les politistes et le microscope », *Les méthodes au concret. Démarches, formes de l'expérience et terrains d'investigation en science politique*, Paris, PUF, 2000.

question centrale de l'identité politique et implique d'interroger ce qui bloque « la construction conjointe, par l'institution et l'individu, d'une forme identitaire partisane »<sup>7</sup>.

Les parcours et discours des anciens militants du bassin minier renseignent à deux titres sur la dévitalisation du bouillon de culture communiste : d'une part, en ce qu'ils donnent à voir le brouillage des référents identitaires à la suite des renouvellements successifs de la sociation partisane, d'autre part en ce qu'ils traduisent l'émergence, dans les rangs militants, de principes d'identification extra-partisans propres à désamorcer les conditions d'élaboration d'une culture partagée. La distinction de ces phénomènes – brouillage de l'offre identitaire partisane, morcellement des principes d'identification des militants – est essentiellement analytique : elle n'omet pas que les identités de parti ne se comprennent qu'à la jonction entre l'histoire de l'institution et l'histoire des individus qui, en l'incorporant, lui donnent corps<sup>8</sup>.

### **Les avatars de l'entreprise communiste de production identitaire sous l'angle des trajectoires d' « ex »**

Le désengagement est, dans bien des cas, la réponse à ce que l'on peut appeler avec Strauss un *moment critique*<sup>9</sup> dans la biographie des anciens militants communistes : il est de ces procès qui, à la suite d'événements déstabilisants, consistent en une redéfinition de soi, en une négociation de l'identité pour soi et pour autrui. La *problématique de l'identité* émerge alors avec d'autant plus d'acuité qu'elle a à voir avec une *identité problématique*. C'est parce que la résiliation de l'engagement communiste relève d'un traumatisme, d'un tournant, d'une perturbation, qu'elle éclaire par contraste tout ce que contient l'identité partisane. Ainsi que le note Michael Pollak, « l'identité ne devient une préoccupation et, indirectement, un objet d'analyse, que là où elle ne va plus de soi, lorsque le sens commun n'est plus donné d'avance et que les acteurs en place n'arrivent plus à s'accorder sur la situation et les rôles qu'ils sont censés y tenir ».<sup>10</sup>

Les récits collectés dans le bassin minier du Pas-de-Calais ouvrent des pistes d'interprétation que nous ne pourrions explorer qu'imparfaitement, mais qui incitent à articuler le désengagement communiste à un processus de *désidentification* des militants<sup>11</sup>. Ce phénomène ne se comprend, à l'évidence, qu'autant qu'il est rapporté au degré d'identification au parti durant la période militante. A cet égard, la mémoire des enquêtés restitue le caractère saillant de l'identité communiste dans l'identité personnelle. Chez les

<sup>7</sup> Claude Dubar, « Socialisation politique et identités partisanes : pistes de recherche », in CRISPA-CURAPP, *L'identité politique*, Paris, PUF, 1994, pp 227-236.

<sup>8</sup> Selon l'analyse de la pratique chez Bourdieu : « Le principe de l'action historique (...) ne réside ni dans la conscience ni dans les choses mais dans la relation entre deux états du social, c'est-à-dire l'histoire objectivée dans les choses, sous forme d'institutions, et l'histoire incarnée dans les corps, sous la forme de ce système de dispositions durables que j'appelle habitus ». Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982, p 37.

<sup>9</sup> Anselm L. Strauss, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Paris, Métailié, 1992.

<sup>10</sup> Michael Pollak, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990, p 10.

<sup>11</sup> La désidentification est ici entendue comme un procès de délitement de l'identification à l'institution partisane, bien davantage que comme un « rapide et radical changement d'identité », illustré chez Strauss par le lavage de cerveau. Anselm Strauss, *Miroirs et masques*, op cit.

mineurs notamment, la correspondance entre une condition sociale têt ressentie et les référents construits par le « parti de la classe ouvrière » a été au principe d'une authentique incorporation de l'institution, autrement dit d'une identification à ses buts, ses normes, ses valeurs – sa culture. Le parti, efficacement relayé par ses instances locales, a su proposer une définition du militant qui empruntait les traits stylisés de l'ouvrier conscient de son rôle historique et tout entier dévolu à la cause prolétarienne, définition miraculeusement incarnée par un leader du cru, « fils et petit-fils de mineurs » : Maurice Thorez<sup>12</sup>. Le travail partisan de naturalisation du lien entre communisme et monde ouvrier et l'élaboration de figures exemplaires fondées à incarner cette relation ont constitué d'importants vecteurs d'identification et rendu possible l'articulation des destins personnels au destin collectif de l'institution. Aussi la remise en cause, dans les années 1970, de cet édifice symbolique autant que du socle doctrinal, politique et stratégique du PCF n'a-t-elle pas manqué d'ébranler les fondements identitaires de l'appartenance au parti.

### *L'aggiornamento en pays minier*

Les trajectoires d'ouvriers ex-communistes du bassin minier montrent combien la prise de distance avec le PCF a procédé chez eux de la remise en cause du modèle militant « stalinien » dominant jusqu'à la fin des années 1960. *L'aggiornamento* des années 1970 correspond en effet à un vaste renouvellement du capital collectif de l'entreprise communiste<sup>13</sup>. La volonté affichée par la direction d'émanciper le PCF de la tutelle soviétique, l'émission de critiques à l'encontre des réalisations du socialisme réel, la tentative de captation de nouvelles clientèles électorales et d'élargissement social du recrutement militant sont au principe d'un remaniement crucial de la culture partisane<sup>14</sup>. Manifestée sur le plan politique par la signature du programme commun d'union de la gauche et l'inscription du PCF dans la mouvance eurocommuniste, la stratégie d'ouverture s'accompagne dans le corps militant de la percée d'une classe moyenne salariée porteuse d'habitudes, d'attitudes et d'aptitudes nouvelles, radicalement divergentes de celles de la base ouvrière du parti. L'examen des cas de désengagement permet de saisir, au niveau microscopique des biographies individuelles, les modalités de réception – ou, en l'espèce, de déception – de ces aménagements qui, s'ils répondent pour partie à une demande nouvelle en identité politique, ne peuvent éviter de se heurter aux tenants de l'ordre ancien, déroutés par la portée des innovations.

Dans le bassin minier, *l'aggiornamento* provoque ainsi, à plus ou moins longue échéance, le retrait de militants ouvriers exposés à l'importation de conceptions allogènes et dépossédés des référents qui structuraient leur identité politique. L'entrée du parti dans une vaste

---

<sup>12</sup> Maurice Thorez, *Fils du Peuple*, Paris, Editions sociales, 1970. Sur le travail d'élaboration et de canonisation de la figure du mineur de fond : Marc Lazar, « Le mineur de fond : un exemple de l'identité du PCF », *Revue française de science politique*, XXXV, n°2, 1985.

<sup>13</sup> Sur la reproduction du corps dirigeant dans cette période, voir Bernard Pudal, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la FNSP, 1988.

<sup>14</sup> La relative prise de distance avec les pratiques stalinienne et le mythe soviétique prend notamment la forme d'un ouvrage : Alexandre Adler, Francis Cohen, Maurice Decailot, Claude Frioux, Léon Robel, *L'URSS et nous*, Paris, Editions sociales, 1978. Sur les évolutions de la composition du PCF dans la période d'*aggiornamento*, voir François Platone, « Les adhérents de l'apogée. La composition du PCF en 1979 », *Communisme*, n°7, 1985.

reformulation de ses orientations sous les effets cumulés du discrédit croissant du mythe soviétique, du morcellement de la classe ouvrière et des évolutions du champ politique national, sape les fondements de la culture partisane préexistante, qui avait su s'enraciner dans l'histoire de la communauté minière. Déjà confrontés aux dégâts de la récession et à la désagrégation de leur sociabilité traditionnelle<sup>15</sup>, les militants formés à l'apprentissage du « métier de communiste » dans les cités minières et les cellules de puits ne peuvent lire la reconversion du parti que comme la *confiscation de leur identité politique*. Si cette « perte du monde » débouche rarement sur leur démission immédiate, elle inaugure bel et bien de longs et douloureux processus de distanciation.

Le témoignage d'un de nos enquêtés paraît significatif, sinon représentatif, de ce type de désidentification. Emile, mineur retraité, est résident d'une petite ville minière de la région lensoise. Issu d'une famille de militants, titulaire du certificat d'études, il descend au fond à quinze ans et adhère « tout naturellement » aux Jeunesses Communistes avec ses copains de fosse. Alternativement trésorier et secrétaire de cellule, il valorise dans son récit sa bonne volonté militante, sa connaissance du terrain, son appartenance « *au pays des mines, au travail du charbon, au parti d'avant qui était le seul à nous défendre* ». L'allusion au « parti d'avant » désigne bien l'ampleur de la rupture culturelle opérée dans les années 1970, incompatible avec ce qu'Emile appelle sa « vision des choses ». Ouvertement fidèle à la ligne doctrinale définie dans les années 1950, fermement anti-socialiste, il réproche l'irruption « *de jeunes qui ont voulu tout changer, qui ont tout cassé, la discipline, la lutte des classes, qui ont voulu nous donner des leçons de militantisme, à nous, avec tout ce qu'on a vécu, alors qu'ils travaillaient derrière un bureau. Le parti, il a laissé faire, il a tout renié, et ça, on pouvait pas l'accepter* ». L'immixtion, face à l'endocratie ouvrière locale, de profils socio-professionnels porteurs de savoirs et de savoir-faire nouveaux contribue à dénouer le lien partisan et à ébranler le modèle militant en vigueur, idéalement incarné par l'ouvrier discipliné et ascétique.

Si des militants comme Emile reçoivent ces changements comme une trahison et en viennent à réviser à la baisse leur investissement dans le parti malgré l'interruption de l'*aggiornamento* et le retour à l'orthodoxie, c'est bien moins sur la base de désaccords idéologiques hautement maîtrisés et clairement formulés que parce qu'ils expérimentent concrètement, dans la confusion et le conflit, la disqualification de leur *manière d'être communiste*. C'est d'ailleurs là que se mesurent le plus crûment les implications du rapport existentiel au parti, c'est-à-dire du sentiment d'être « né dedans », « communiste de père en fils », selon des formules souvent entendues dans le bassin minier. Parce que cette sorte d'appartenance originaire au PCF rend la confiance et la croyance dans l'institution quasi inconditionnelles, le remaniement de l'identité partisane engage toute la définition de soi. « Malaise dans la socialisation », elle désajuste le rapport fusionnel au parti. On comprend alors, à scruter les parcours de ces ouvriers privés de leurs amarres, que le désengagement puisse s'exprimer en maux, manifestations somatiques de la perte de l'institution, symptômes corporels d'une désincorporation. Dépouillés d'une doxie d'autant mieux appropriée qu'elle était chevillée à leur histoire personnelle, contraints d'abdiquer tout un système de valeurs profondément

---

<sup>15</sup> Voir à ce sujet Claude Dubar, Gérard Gayot, Jacques Hédoux, « Sociabilité et changement social à Sallaumines et Noyelles-Sous-Lens (1900-1980) », *Revue du Nord*, LXIV, n°253, 1982.

intégrées, nos enquêtés incarnent le refus d'une offre identitaire en décalage avec leur apprentissage militant, leur expérience, et finalement tout un pan de leur économie psychique.

L'ampleur des dissonances entre la culture politique des militants ouvriers et celle des nouveaux entrants de l'*aggiornamento* donne à voir, depuis la base, les difficultés de l'institution à faire accepter ses transformations, à unifier les postures militantes, à tenir ensemble ses composantes, à dépasser, par la production de modèles communs, son hétérogénéité sociale et générationnelle. Car, alors même que s'affaissent les loyautés ouvrières, les départs de « militants de l'ouverture » éclairent l'âpreté des luttes pour la fixation de l'identité partisane. L'hostilité des fractions ouvrières aux nouvelles recrues, souvent issues de la petite bourgeoisie intellectuelle, a été vivement ressentie par les intéressées, ainsi que le raconte Michel, responsable d'actions culturelles, militant à Sallaumines jusqu'en 1978 :

« Je me souviens avoir fait un document sur comment démocratiser la vie de la section, sur les questions de la liberté, sur les questions de l'expression, de la pluralité... Parce que dans mon esprit c'était là qu'étaient les résistances, ça c'était coincé. Dans ce texte je me souviens avoir fait des propositions sur la formation des militants ouvriers, les rendre capables d'animer des réunions, donner la parole, partager les points de vue. Y avait toujours ce souci chez moi de faire en sorte que le parti remplisse aussi une fonction éducative un peu plus cohérente, un peu plus structurée, un peu plus pensée... que puissent se forger à l'intérieur des attitudes, des opinions.

*Et vous étiez entendu, sur ces questions ?*

Pas trop, non, pas trop... Enfin j'étais pas entendu du point de vue de l'opérationnalisation, quoi, de la mise en œuvre. (...) On était quand même quelques uns, un petit groupe que les autres appelaient les intellectuels, ou les cultureux... On avait dû être affublés comme ça de qualificatifs... enfin plutôt méprisants. (...) En 71 je suis élu au conseil municipal, et puis, ben je vais ramer pour que s'institue une commission culture, une commission extra-municipale qui aura du mal à venir... et puis j'apprends assez rapidement que c'est pas moi qui vais avoir la responsabilité du secteur culturel, qui est confié à un délégué mineur... plus fiable, certainement. »

Le heurt des habitus militants est ici manifeste : les propositions avancées par les représentants de la génération impétrante des années 1970 tendent à être interprétées par le personnel ouvrier comme des impositions de problématique et donnent lieu à des rapports de force multiples dans le milieu partisan. C'est dans ce contexte d'affrontements concrets que sont reconsidérées les insertions militantes. A cet égard, il apparaît combien l'identification au parti ne se noue pas seulement dans le rapport désincarné à la conviction ou dans la sphère de l'utopie – même s'il faut prendre au sérieux la « demande d'opium » des militants – mais aussi dans la réalité vécue des interactions quotidiennes. Reconstituer les clivages locaux surgis de l'*aggiornamento*, c'est donc être attentif aux plus petites manifestations de la relation politique, dans le cadre institutionnel comme dans la diversité des pratiques sociables. Les récits d'« ex » foisonnent de descriptions des tensions et des altercations qui ont scandé cette phase de relative indétermination de l'identité communiste légitime : phase ingrate tant pour la vieille garde ouvrière crispée sur ses positions classistes et son modèle stalinien que pour des impétrants traités en usurpateurs et fossoyeurs du grand parti prolétarien. Il reste que

la période d'*aggiornamento* telle qu'elle est retraduite dans le bassin minier laisse entrevoir les failles de l'entreprise d'homogénéisation et l'impuissance de l'institution à compenser l'atomisation des cultures militantes par un ensemble de procédures de renouement du lien partisan. La dilution du modèle antérieur sans qu'aucun ne le remplace véritablement marque une rupture dans le travail politique de fabrique identitaire. La crise du PCF peut donc être comprise à l'aune de *l'altération des mécanismes d'identification au parti* : au moins nos investigations donnent-elles à voir le rôle central de cette déperdition symbolique dans la résiliation des engagements.

### ***La Mutation : bipolarisation identitaire et désidentification***

Autre mouvement de renouvellement du parti, la *Mutation* amorcée en 1994 sous l'impulsion du nouveau Secrétariat national soulève également la question de la gestion par l'institution de sa forme identitaire propre et des modes d'identification de ses membres. Exposé à un déclin protéiforme, le parti prend officiellement ses distances avec l'expérience soviétique et élabore un discours expurgé des formules les plus connotées de l'ancienne orthodoxie. Le vocabulaire communiste, lieu par excellence des investissements identitaires puisqu'il traduit la manière dont l'institution nomme, classe, ordonne, énonce le monde et l'histoire, est significativement remanié : la classe ouvrière et l'homme de parti sont escamotés, comme acteurs de la dynamique sociale, au profit de la société et du citoyen. Élément phare de l'unification partisane, le centralisme démocratique est définitivement abandonné au profit de la reconnaissance de la pluralité des « sensibilités » internes à l'organisation<sup>16</sup>. Parti ouvert, tolérant, moderne, transparent, le PCF compose une identité oecuménique.

La capacité du PCF à légitimer ces innovations et à les retraduire dans tous ses systèmes locaux est drastiquement mise en question, comme l'illustre la dissidence affichée de la fédération du Pas-de-Calais. Dans cette configuration, le bassin minier offre le spectacle d'un milieu partisan clivé, traversé de conflits violents pour la revendication de l'identité communiste véritable. Tandis que l'équipe fédérale élabore, dès l'intronisation de Robert Hue à la tête du parti, une identité conservatrice opposée à la « liquidation du parti par l'administration mutante » et que se constitue autour de cadres lensois un discours marxiste-léniniste puriste relayé par des comités locaux et des structures de contestation interne, les partisans de la « ligne » nationale, stigmatisés et ostracisés, sont parfois conduits à un désengagement paradoxal. Alors même qu'ils approuvent les orientations du « centre », leur position déviante par rapport à la norme fédérale les dissuade de reconduire leur adhésion et de poursuivre leurs activités militantes. L'incapacité du parti à homogénéiser les pratiques et les représentations dans ses rangs, et en particulier à contenir l'insubordination de l'encadrement local, produit de véritables déchirements identitaires dans la population militante. Une vétérante, littéralement désorientée par un personnel fédéral qui lui assigne l'étiquette de mauvaise communiste, expose, dans un courrier adressé à Robert Hue en 1998, les conditions de sa mise à l'écart :

« Lors de la conférence fédérale, en 1995, j'étais parmi les camarades qui ont été d'accord avec la nouvelle orientation du Parti et se sont opposés à la prise de position de

---

<sup>16</sup> Voir les débats et résolutions du 29<sup>ème</sup> Congrès, décembre 1996.

la fédération. (...) Sont considérés comme « antis » ou mis à l'écart ceux et celles qui dialoguent avec nous. A cela s'ajoutent des insultes, calomnies, pressions par lettres envoyées par la fédé à des responsables d'associations. (...) C'est dur, quand on voit l'image qu'ils donnent des communistes, des militants alors que le Parti déploie toutes ses forces dans ses déclarations, ses objectifs, pour refléter l'image réelle et les aspirations des communistes et ouvrir des perspectives, avec tous et toutes, pour un monde meilleur... »

La situation actuelle du Parti communiste dans le bassin minier laisse les militants aux prises avec une offre identitaire dichotomique, révélatrice de la bipolarisation du contexte local. D'une part, un dispositif défensif émaillé de références marxistes-léninistes, porté par le personnel fédéral et les fractions les plus démunies d'une communauté minière en déshérence, arc-boutée sur la préservation de son patrimoine et en quête d'une culture-refuge. D'autre part, un « communisme de la modernité » revendiqué au niveau national et relayé par quelques leaders locaux, mais qui demeure pour nos enquêtés à la fois indistinct et peu distinctif : révolutionnaire sans qu'il soit question d'abolir le capitalisme, allié objectif d'un gouvernement réformiste, flanqué d'une histoire plusieurs fois réécrite et d'un projet illisible, disqualifié par une faiblesse électorale et institutionnelle sans précédent. Un ancien militant lensois résume cyniquement l'alternative :

« Les cocos aujourd'hui, ils ont le choix entre deux communismes. Primo, celui des « stal » de la fédé, un communisme de rétrogrades, complètement dépassé... Là, c'est retour aux goulags, la Sibérie, la police politique et compagnie ! (Rires) Deuxio, c'est le communisme de Robert Hue, et là on voit pas bien la différence avec le PS. (...) Résultat : moi je dis, vaut mieux lâcher tout ça et se faire son idée... se ficeler son petit communisme à soi tout seul ».

L'identité du PCF semble, à cet égard, traverser une double crise : crise de son pouvoir de différenciation vis-à-vis de l'extérieur, tant sur le plan doctrinal que politique et symbolique ; crise de son pouvoir d'assimilation et de définition d'un entre-soi solidaire, manifestée par la coexistence de conceptions concurrentes du projet partisan et les luttes internes pour le monopole du label communiste. Les défections individuelles s'imposent ici comme le point d'émergence du tarissement de la capacité du PCF à fabriquer une identité partisane lisible, homogène, attractive, propre à investir les identités individuelles. La mémoire des désengagés du PCF offre un accès véritablement compréhensif aux phénomènes de brouillage de l'identité partisane. Certes, cette forme toute spécifique et microscopique d'histoire orale ne saurait se substituer à l'analyse des procédés organisationnels d'élaboration de « référentiels identitaires »<sup>17</sup> plus ou moins performants. Mais l'on peut aussi saisir les identités collectives par l'étude de leurs actualisations individuelles, de leurs appropriations et de leurs usages. Les récits de désengagés donnent ainsi à voir comment les transformations du dispositif doctrinal, politique, symbolique du PCF ont été subjectivement interprétées et retraduites par les militants, en l'occurrence sur le mode du rejet, du renoncement, du repli. Si le matériau exposé ici ne donne à l'évidence qu'un aperçu des termes et des enjeux d'un conflit identitaire (*entre* des catégories militantes et *interne* à chaque militant), il suggère que la fonction

---

<sup>17</sup> Bernard Pudal in Michel Dreyfus, Bruno Groppo et al. (dir.), *Le siècle des communismes*, Paris, Editions de l'Atelier, 2000.



unificatrice d'une institution partisane, fût-elle un PCF jaloux de son image monolithique, est bien loin d'être infaillible. Là où l'analyse des procédures d'homogénéisation porte à envisager comme un fait prégnant la cohésion du parti, le déplacement de la focale sur les moments de recomposition du capital collectif et leur impact sur les constructions identitaires des militants autorise à relativiser la permanence, l'unité, voire la consistance de « la » culture communiste.

Les phases de reconversion du capital partisan, comme les volte-face ponctuelles de la direction (rupture de l'Union de la gauche en 1977, sortie des ministres communistes du gouvernement en 1984), s'apparentent à des changements objectifs que les militants doivent subjectivement assimiler, retraduire, résoudre. Dans une situation de fragilisation de l'identité partisane, les militants peuvent être amenés à reconsidérer leur système de valeurs, de conduites et d'appartenances. Ainsi se manifeste une tendance, permise par l'effacement du modèle antérieur d'engagement total, à l'euphémisation de l'identité communiste, au report d'identification, et à l'élaboration hors parti d'une identité communiste individuelle. Nous voudrions ici faire l'hypothèse, à partir de nos travaux empiriques, selon laquelle les militants, en se tournant vers des *principes alternatifs d'identification* et en cessant de se construire prioritairement *dans et par* l'institution, contribuent à en brouiller l'identité collective.

### Un communisme hors les murs

#### La diversification et le déplacement des espaces de construction identitaire

L'identité communiste a souvent été assimilée à une identité totale<sup>18</sup>. L'application au PCF des années 1930 à 1960 du concept goffmanien d'« institution totale » confère à l'engagement le sens fort d'une « conversion de tout l'être »<sup>19</sup> : le militant endosse une *définition de lui-même* fixée par l'appartenance à l'institution et la stricte observance de ses règles, rites, croyances, procédures de vérification et de vigilance. La réalisation optimale de l'être communiste se mesure alors à son omnipotence : l'identité de parti infiltre la personnalité et absorbe tous les rôles, conformément au modèle, souvent évoqué dans les entretiens biographiques, du « militant vingt-quatre heures sur vingt-quatre », du « vrai communiste », imprégné par la cause, prosélyte et surinvesti. L'extension de la posture militante à toutes les sphères de la vie sociale et le délaissement des insertions concurrentes (familiale notamment) sont autant de gages des qualités proprement communistes de présence à l'action, de constance dans l'engagement et de fidélité au parti. Tous les enquêtés de notre échantillon ont correspondu, durant une période plus ou moins longue de leur trajectoire, à ce modèle d'identité totale sur lequel ils posent a posteriori un regard critique :

« Moi j'étais vraiment impliquée, comme si on m'avait trempée, hein, oh ouais, vraiment imprégnée de ça. J'étais comme... comme on est dans une secte, hein. Trempée, et pis bien malaxée... (...) A un moment le parti c'était toute ma vie. Je faisais que ça, et c'était le parti qui tenait la première place, quoi qu'il arrive. (...) Je faisais passer ma vie politique avant ma vie de famille, avant tout. Pour moi ça devenait

<sup>18</sup> Voir par exemple Claude Dubar, « Socialisation politique et identités partisans », in CRISPA-CURAPP, *L'identité politique*, op cit.

<sup>19</sup> Claude Penner, Bernard Pudal, « Du parti bolchevik au parti stalinien », in Michel Dreyfus, Bruno Groppo et al. (dir.), *Le Siècle des communismes*, p 338.

obligatoire. Si j'étais pas à une réunion, c'était pas bien, on allait m'accuser de quoi, je me sentais vraiment fautive de pas assister à quoi que ce soit. Quand j'y repense je me dis que j'étais possédée, hein, vraiment possédée. » (Monique, femme au foyer, militante de 1968 à 1990)

De nombreux travaux se sont attachés à analyser les ressorts de cette adhérence, dans son sens le plus absolu et fusionnel, à l'institution. La capacité du PCF à devenir l'objet de toutes les énergies individuelles, des investissements libidinaux et des transports affectifs, à susciter le don de soi au prix du sacrifice des autres domaines de l'existence, se rapporte à la diffusion d'un modèle militant valorisé. Les cadres communistes, principales incarnations de ce schéma identitaire, furent ainsi au centre d'un système de sélection et de contrôle qui participait de la remise de soi au parti : comme l'a montré Bernard Pudal, la pratique, dès le début des années 1930, des questionnaires biographiques et des autobiographies d'institution signifiait aux postulants l'annulation symbolique de la séparation entre leur vie personnelle et leur vie publique<sup>20</sup>. L'endossement d'une identité communiste associée aux vertus de la discipline et de l'investissement total, la volonté des militants de correspondre aux modèles que le parti s'employait à diffuser au travers d'une pédagogie de l'exemplarité et d'une rhétorique de la régénération, ont ainsi été au principe de l'homogénéité et de la spécificité de la « culture » du PCF.

La fusion des identités individuelles dans cette identité de parti exigeante et « à part » ne doit pas masquer la diversité des modes et des degrés d'intériorisation du modèle en fonction du rapport à l'institution. Sans entrer ici dans le détail des manières différenciées d'être-au-parti, il faut souligner combien l'analyse des trajectoires d'ex-communistes consiste dans la reconstitution des résistances complexes à l'emprise de l'institution, du « jeu » entre la personnalité organisationnelle et cette « boîte noire de la négociation continuée avec soi »<sup>21</sup> qu'est le for intérieur, de la « *tension dialectique* entre le for intérieur, en tant que point d'ancrage de l'identité individuelle, et les institutions, en tant que lieux diversifiés d'expression des identités collectives »<sup>22</sup>. L'analyse du désengagement communiste, c'est aussi l'analyse de la genèse d'une « distance au rôle », radicalisée puis sanctionnée par le choix de l'exit.

### ***De l'homme de parti à l'homme pluriel : l'hypothèse d'une dé-totalisation des identités militantes***

L'examen des histoires de vie d'anciens militants du PCF soulève la question du passage d'une identité communiste totale, conçue comme un principe nodal de définition de soi, à une identité personnelle aménagée, qui intègre d'autres référents et s'articule autour d'autres axes valorisés que l'appartenance partisane. Parce que le désengagement individuel est compris comme un processus de distanciation par rapport à l'institution, il conduit à penser

---

<sup>20</sup> Claude Penetier, Bernard Pudal, « La politique d'encadrement : l'exemple français », in *Le siècle des communismes*, op cit., pp 359-368.

<sup>21</sup> Claude Penetier, Bernard Pudal, « For intérieur et remise de soi dans l'autobiographie communiste d'institution (1931-1939) L'étude du cas de Paul Esnault », in CURAPP, *Le for intérieur*, Paris, PUF, 1995, p 328.

<sup>22</sup> Jacques Chevalier, « For intérieur et contrainte institutionnelle », *ibid.*, p 252.

l'inscription des militants dans d'autres cadres d'activités, c'est-à-dire aussi dans d'autres matrices de construction identitaire. A cet égard, le déficit d'appropriation de l'institution ne procède pas uniquement des difficultés de celle-ci à composer des formes identitaires efficaces (dans le cas du PCF, à remplacer le schème « stalinien » par un nouveau support d'identification) mais, simultanément et à mesure que le modèle d'engagement devient moins totalisant, de la propension de ses ressortissants à se réclamer d'autres espaces de référence.

Réfléchir aux conditions de délitement des identités partisans, c'est donc tenir compte des *jeux identitaires des agents* et des effets de leur multipositionnalité sur la relativisation du primat de l'engagement. La compréhension des logiques de l'exit passe, dans bien des cas, par la prise en considération des multi-appartenances, des transferts d'intérêt, des conflits de rôle, de toutes ces expériences de la pluralité, de la fragmentation, voire de l'inconstance, qui malmènent « l'illusion ordinairement bien fondée » de l'unicité du soi et la surdétermination d'une acception moniste de l'identité<sup>23</sup>. Le déclin du caractère total de l'institution communiste à partir des années 1970 a ainsi rendu possible les insertions exogènes, qui en retour ont contribué à façonner des identités militantes moins exclusives qu'auparavant. Les plus jeunes de nos enquêtés, adhérents de la fin des années 1960, enseignants ou intermédiaires culturels, plus scolarisés que la génération antérieure, incarnent ce rapport plus distancié à l'institution, moins en termes matériels – de temps consacré au militantisme – que parce qu'ils s'inscrivent dans des univers diversifiés et se définissent par d'autres insertions que l'insertion partisane. Dotés de ressources sociales et culturelles dont ne dispose pas l'ancienne génération ouvrière, ils trouvent dans le monde professionnel ou le milieu associatif des cadres alternatifs d'investissement et, par conséquent, d'identification. C'est d'ailleurs cette multiplicité des inscriptions sociales qui conduit certains au désengagement : lorsque leurs différentes (pré)occupations entrent en tension, il leur faut redéfinir l'ordre de leurs priorités, quitte à se délester de l'allégeance au parti. Ainsi que l'a souligné Philippe Gottraux au sujet des protagonistes de *Socialisme ou Barbarie*, le militant attribue du sens à ses actions et son identité est constamment aménagée au contact de ses différents groupes d'appartenance : « Les divers lieux dans lesquels il s'inscrit sont pour lui des espaces dans lesquels il va puiser des bouts d'identité qui, tout aussi logiquement, peuvent entrer en conflit entre eux, ou exiger des compromis »<sup>24</sup>.

Si ce type de confrontation entre insertions concurrentes se retrouve dans une grande partie des entretiens menés dans le Pas-de-Calais, le cas d'une ex-militante de Lens nous paraît typique du délaissement d'un engagement communiste d'abord conçu comme primordial – et, là encore, existentiel – au profit d'un autre espace d'investissement. Evelyne, militante de 1965 à 1984, est de ces communistes « de souche » dont la socialisation primaire est aussi une socialisation politique. Fille de mineur, elle est élevée dans une commune où se déploie une sociabilité ouvrière traditionnelle, irriguée par les sociétés locales et les associations sportives. A l'écouter parler de son père – « *un javeloteux magnifique, un beau mineur de fond* » – et de la localité communiste où elle a grandi, on assiste à la remémoration de tout un milieu de vie

---

<sup>23</sup> Bernard Lahire, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998, p 23.

<sup>24</sup> Philippe Gottraux, « *Socialisme ou Barbarie* ». *Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 1997, p 182.

qui, dans ses aspects domestiques et ludiques, est aussi une « matrice d'adhésion » au PCF<sup>25</sup>. Si elle parvient « miraculeusement » (« on était deux enfants d'ouvriers dans tout le lycée, à Béthune ») à accumuler un capital scolaire important et à entreprendre des études générales qui la conduiront en maîtrise d'histoire, c'est dans la pleine conscience de sa qualité de transfuge et la fière revendication de sa « condition de classe » : « Ma meilleure copine était aussi une fille de mineur. On sentait bien qu'on n'était pas comme ceux du milieu où on arrivait, mais on avait beaucoup d'orgueil. On avait cet orgueil d'être des enfants d'ouvriers. Dans ce sens là, le communisme est venu très naturellement... » Ainsi se noue l'engagement : Evelyne adhère pendant ses années d'université à l'Union des Etudiants Communistes – puis, devenue enseignante, au PCF – sur le mode de l'affirmation de ses origines sociales et du retournement du stigmate. L'identification au parti, prolongement « naturel » de l'identification à la classe ouvrière, déborde le registre spécifiquement politique ou la croyance utopiste : elle engage la définition de soi comme être social, attaché à une classe, autant que comme individualité singulière. Pour Evelyne comme pour d'autres enquêtés à la trajectoire similaire, l'endossement de l'identité communiste a valeur de preuve de fidélité au milieu d'origine et, tacitement, d'expiation politique de l'ascension sociale. L'investissement dans les activités du parti est alors d'autant plus intense qu'il vise à racheter la « condition d'intellectuel » et éloigne le soupçon d'embourgeoisement.

Pourtant, la distance à l'institution se manifeste à travers la revendication d'une « libre parole », d'une « opinion personnelle » significatives de la relative insubordination à la discipline de parti : « J'ai eu des accrochages avec des responsables sur des questions anodines, parce que c'est dans ma nature de dire ce que je pense. C'était pas des questions très importantes, pas très politiques, mais des façons de dire les choses... Y a des choses que je contestais, mais c'est aussi que... Si vous voulez, j'ai toujours pensé par moi-même. Je suis pas faite pour les contraintes. De toutes façons, j'ai jamais eu d'ambitions politiques. » L'expression d'un quant-à-soi frondeur marque les limites de l'adhérence, qui se trouve véritablement oblitérée par le transfert d'intérêt de cette militante sur un activisme artistique dans les théâtres locaux. C'est ce report d'investissement, de valeurs et finalement d'identification dans un espace concurrent qui motive l'exit. Le désengagement, dans ce cas, participe moins d'un accident biographique ou d'une déception politique que du déplacement du lieu principal d'implication et de construction de soi : « C'était progressif, sans m'en rendre compte. Si j'avais voulu, j'aurais pu prendre des responsabilités au parti, hein, ça aurait été possible, mais moi j'étais de plus en plus attirée par le théâtre. C'est là que j'ai le mieux trouvé à m'exprimer... et donc progressivement le PC, c'est devenu moins important... Mais pour moi y avait pas de vrai changement ; je faisais la même chose qu'avant dans un domaine différent. (...) Mon approche du théâtre était pas gratuite, il y avait toujours un sens politique et social. » Ce discours de la continuité donne à voir la nécessité de maintenir le sens de l'existence tel qu'il est artificiellement construit dans le processus de narration. Mais ce qui ressort ici, loin de relever seulement de l'illusion biographique<sup>26</sup>, tient aussi à la mise en cohérence de l'identité personnelle, procédure d'unification de soi à soi indispensable à la résolution des bifurcations vécues. Si Evelyne passe effectivement du théâtre partisan au

<sup>25</sup> Jean-Paul Molinari, *Les ouvriers communistes. Sociologie de l'adhésion ouvrière au communisme*, Paris, L'Harmattan, 1996.

<sup>26</sup> Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, PUF, 1994.

théâtre tout court, elle « met en scène » sa propre permanence et souligne l'immutabilité de ses préoccupations : en ne montant que des « *pièces politisées, avec un sens social* », en s'investissant dans un groupe théâtral de promotion de l'histoire minière, en créant à Lens un théâtre dédié aux représentations patoisantes et à la mémoire des corons, elle maintient la fidélité à son engagement de toujours, à un père héroïsé et à la classe ouvrière dont il est la figure métonymique.

L'abandon de l'engagement ne correspond pas ici, on le voit, au rejet de l'identité communiste mais à sa *dé-totalisation au profit d'autres de principes d'identification* – pluralité qui tournera pour Evelyne, en terme d'investissement et à la faveur d'une succession d'opportunités, à l'avantage des activités artistiques. Les militants qui, comme elle, se détachent du parti sur le mode de la redéfinition des insertions prioritaires ; ceux aussi qui, à l'image des vieux ouvriers mineurs, quittent une institution dans laquelle ils ne se reconnaissent plus, continuent pour l'essentiel de « se sentir communistes ». Ainsi se composent des identités communistes atomisées et extra-partisanes dont on peut se demander si elles ne représentent pas l'actualisation la plus cruciale de la désagrégation de l'identité de parti comme ingrédient de la cohésion, voire de la pérennité du PCF.

### ***L'individuation de l'identité communiste : un communisme en miettes ?***

« *Se ficeler son communisme à soi* » : la formule dit bien le hiatus dans la capacité du PCF à produire une identité politique unifiée et attractive. Les « ex », en se positionnant de la sorte, contestent au parti le monopole de l'identité communiste et soulèvent la question de l'émergence d'un communisme extra-partisan et individualisé, d'un communisme sans le parti, d'un communisme hors les murs.

Le maintien de l'identité communiste par-delà le désengagement n'est pas toujours, ou pas seulement, le signe d'un attachement résiduel à l'institution : il est le fruit de cette mise en œuvre d'une fidélité à soi-même qui désamorce les effets déstructurants du changement sur l'identité individuelle. Se réclamer du communisme malgré l'exit, c'est pondérer la discontinuité de son parcours et garantir la permanence de sa personnalité selon ce qu'Erikson appelle « les actes muets de l'ego-synthèse »<sup>27</sup>. En tant qu'il est une aspérité dans la trajectoire individuelle, le désengagement se trouve enfoui dans une présentation de soi qui valorise le maintien de la conviction originelle, le loyalisme de fond sous la pellicule des ruptures contingentes :

« Moi je te le dis : c'est pas moi qui ai changé, c'est le parti. Si le parti était resté le même, j'y serais encore. » (Monique, militante de 1968 à 1990)

« Ah, mais bien sûr que je me sens communiste ! Y a pas plus communiste que moi. Pas besoin d'être au parti, hein, le communisme ça vient de l'intérieur. (...) Je suis né communiste, je mourrai communiste... La carte, c'est qu'un carton, après tout. » (Raymond, militant de 1948 à 1996)

<sup>27</sup> Cité par Anselm Strauss, *Miroirs et masques*, op cit., p 152.

Ainsi préservée, l'identité communiste est rattaché à la fiction d'une destinée cohérente, placée sous le signe de principes immuables : lutte contre l'injustice sociale, défense du monde ouvrier, promotion de la solidarité collective. A écouter nos enquêtés, l'identité communiste survit à la défection sous une forme aménagée et quasi dépolitisée : elle prend un *sens existentiel global*, une portée éthique diversement orientée en fonction des trajectoires biographiques. Dans le cas d'Evelyne, on l'a vu, elle renvoie à l'attachement sans cesse revendiqué à la classe ouvrière et à la mémoire de l'univers minier ; elle manifeste un engagement continué pour la reconnaissance de la dignité culturelle des milieux populaires. Le théâtre ne supplante le parti qu'autant qu'il est une autre façon de refaire le monde et de donner une voix aux prolétaires. L'on retrouve ici l'observation de Strauss sur le sens de la continuité de la personne : « On ne peut réconcilier les identités passées, leur donner une cohérence vraisemblable en dépit de leur apparente diversité qu'en les regroupant sous une interprétation homogène. Un fort sentiment d'identité repose sur une « négociation avec soi-même. »<sup>28</sup>

Plus encore, l'identité communiste des « ex » se définit comme la « plus communiste », retirant au parti la légitimité à en être le seul et le meilleur dépositaire. Le « vrai » communisme est ainsi déposé dans les consciences individuelles, à l'abri des vicissitudes de la concurrence politique et des désaveux de la praxis. Il se constitue une nébuleuse d'identités communistes chimiquement pures, qui renouent avec l'utopie en évacuant les dévoiements historiques, qui s'intègrent dans les biographies personnelles en dépassant l'expérience du désengagement. Des identités communistes qui s'actualisent dans une diversité d'activités non partisans : participation à des groupes d'alphabétisation, engagements ponctuels dans les luttes sociales, militantisme culturel en milieu ouvrier. Des identités communistes souterraines, en somme, et que le PCF peine à disputer aux nouveaux cadres de l'action collective.

Les trajectoires d'« ex » montrent comment les militants, en résiliant leur affiliation au profit d'autres inscriptions sociales et en élaborant des identités communistes qui échappent au contrôle de l'organisation, contribuent, sinon à désintégrer directement la culture partisane, du moins à démonétiser les valeurs jadis dominantes de la continuité de l'engagement et de la déférence à l'égard de l'institution. On peut d'ailleurs assimiler à une retraduction de ces tendances centrifuges la tentative actuelle du parti d'assouplir les procédures d'adhésion, de substituer à la stabilité des structures de base la plasticité de « réseaux thématiques », d'encourager le ralliement des sympathisants à des ateliers de réflexion *ad hoc*<sup>29</sup>, bref, de promouvoir des liens partisans « allégés », alternatifs aux pesanteurs de l'activisme. Plus encore que de mesures fictives destinées à tromper la chute des effectifs, ces innovations paraissent bien relever de la nécessité pour le parti de s'adapter à un phénomène global de « balkanisation identitaire »<sup>30</sup> en soumettant à ses membres le modèle incongru d'une mobilisation en pointillés, en lieu et place du loyalisme intransigeant dont s'accompagnaient les anciennes affiliations *ad vitam*.

---

<sup>28</sup> Anselm Strauss, *Ibid*, p 154.

<sup>29</sup> Voir les résolutions du 30<sup>ème</sup> Congrès du PCF, Martigues, 23-26 mars 2000.

<sup>30</sup> Jacques Chevallier, « Identité, organisation, institution », in CRISPA-CURAPP, *L'identité politique*, op. cit.

## Conclusion

Il ressort de l'observation microscopique du désengagement au PCF les signes d'une atomisation de « l'identité communiste ». Si les guillemets paraissent ici s'imposer, c'est que l'usage du singulier autant que le contenu de la notion sont, depuis l'entrée en crise de l'institution, sujets à caution. L'on pourrait, en première approximation, distinguer trois formes identitaires disjointes : d'abord une identité communiste de parti, identité collective « officielle » que l'appareil s'efforce de diffuser et d'homogénéiser ; ensuite une identité communiste militante qui ne se superpose pas toujours à la première si l'on en croit les velléités sécessionnistes qui se font jour dans le Pas-de-Calais ; enfin une identité communiste individuelle extra-partisane, dont se réclament certains désengagés selon des modalités variables.

L'analyse de la crise du PCF sous l'angle des défections permet de restituer les rouages d'un mécanisme circulaire : si l'institution échoue, depuis la faillite de son *aggiornamento*, à produire des modèles identitaires viables et à établir un fonds commun de référents et de pratiques, ses militants agissent aussi sur le démembrement de la culture partisane en s'éloignant du parti, en « bricolant » des principes d'appartenance diversifiés et en subvertissant progressivement les anciens canons de l'engagement communiste... autant de comportements émergents que l'institution est forcée d'assimiler et de convertir en conduites légitimes, au prix de la non-résolution de son hétérogénéité interne.

Au terme de cette réflexion, l'examen contextualisé des trajectoires d'ex-communistes nous semble de nature à rendre compte des dysfonctionnements, distorsions, dissonances qui peuvent perturber l'univers institutionnel, jusqu'à mettre en cause sa reproduction. Intégrer les phénomènes d'exit à l'analyse des partis politiques, c'est scruter les aléas – ou, dans le cas du PCF actuel, la défaillance chronique – de leur pouvoir d'intégration ; c'est dénaturiser la cohésion et la permanence des cultures partisans ; c'est enfin, en mobilisant la mémoire des « ex », saisir les institutions non seulement *par le bas*, mais aussi, et c'est là tout le défi, *par le dehors*.

Catherine LECLERCQ  
(GEODE, Université Paris X-Nanterre)